

# Archives de sciences sociales des religions

Numéro 131-132 (juillet - décembre 2005)

Varia

Régine Azria

## **Lisa Anteby-Yemini, *Les juifs éthiopiens en Israël. Les paradoxes du paradis***

Paris, CNRS Éditions, CRFJ – Centre de recherche français de Jérusalem, série « Hommes et sociétés », 2004, 532 p.

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Régine Azria, « Lisa Anteby-Yemini, *Les juifs éthiopiens en Israël. Les paradoxes du paradis* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 131-132 | juillet - décembre 2005, document 132-2, mis en ligne le 20 février 2006. URL : <http://assr.revues.org/index3082.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://assr.revues.org/index3082.html>

Document généré automatiquement le 02 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Régine Azria

## **Lisa Anteby-Yemini, *Les juifs éthiopiens en Israël. Les paradoxes du paradis***

Paris, CNRS Éditions, CRFJ – Centre de recherche français de Jérusalem, série « Hommes et sociétés », 2004, 532 p.

Pagination de l'édition papier : p. 215-311

- 1 Le 26 mai 1991, les médias israéliens annoncent le succès de l'opération « Salomon » suscitant l'enthousiasme de la population juive du pays. La veille et l'avant-veille, en effet, les services gouvernementaux menaient à bien une opération tenue jusque-là secrète dont l'objectif était d'acheminer vers Israël les derniers juifs d'Éthiopie. En l'espace de trente-six heures, 14 000 personnes, hommes, femmes et enfants, avaient emprunté le pont aérien reliant, pour la circonstance, Addis-Abeba à Tel-Aviv. Lisa Anteby-Yemini a accompagné et suivi – observation participante et participation observante, selon ses propres termes – quelques-uns de ces immigrants de fraîche date, depuis le moment de leur arrivée jusqu'en 1996. Elle nous livre ici le produit, particulièrement réussi, d'une enquête fouillée autant qu'originale.
- 2 Le « récit ethnographique » qu'elle propose se déploie en spirale, la forme narrative pour laquelle elle a opté respectant le caractère linéaire de l'itinéraire du groupe, tandis que le choix des thèmes sur lesquels l'enquêtrice revient à plusieurs reprises, chaque fois à partir d'un point de départ différent et munie de données et d'arguments renouvelés, dessine de larges boucles en attente de l'étape suivante. Ces étapes, chronologiques et spatiales, que l'auteure compare aux actes d'une pièce, sont au nombre de trois : de l'été 1991 à l'hiver 1992, un hôtel à Jérusalem transformé en centre d'accueil où près de 750 de ces nouveaux venus sont hébergés à leur arrivée en Israël ; de 1992 à 1994, Houlida, un village de maisons préfabriquées posées au milieu des champs ; enfin, 1995 et 1996, l'installation « chez soi » dans des appartements urbains. Trois étapes d'une période de transition échelonnée sur plusieurs années qui sont le propre de toute expérience migratoire. Durant le premier acte, on se trouve en présence d'un groupe tout juste débarqué dans un univers où tout lui est étranger, depuis la langue (l'hébreu) et l'agencement vertical de l'espace propre au milieu urbain, jusqu'aux façons de s'alimenter (commensalité, nourriture, ...) ou de se nommer, et qui se trouve dans une dépendance totale ; avec le deuxième acte, période durant laquelle ils vivent physiquement séparés de la société israélienne (la ville la plus proche, Rehovot, se trouve à plus de dix kilomètres) on assiste à un retour des pratiques traditionnelles (en matière d'alimentation, de convivialité, de mariage, etc.), à la reprise d'un mode de vie proche de celui qu'ils ont connu en Éthiopie, parallèlement à une accoutumance progressive aux contraintes de la vie israélienne : administration, recherche d'un travail, rapport à l'écrit, gestion médicalisée de la naissance. Le troisième acte, enfin, montre les progrès de l'intégration, les résistances, les stratégies identitaires et ethniques, la mise en place de réseaux locaux et élargis (associations d'originaires, entraide), les circulations à l'intérieur du pays et vers le pays natal (entre membres de familles dispersées, approvisionnement en produits d'origine), mais surtout l'écart générationnel qui se creuse entre des jeunes très vite entrés de plain-pied dans la vie israélienne grâce à l'école et à l'alphabétisation, l'internat, le service militaire (ou civil pour les jeunes filles), les loisirs de leur classe d'âge et qui prennent leurs distances par rapport à leur culture d'origine, et des adultes qui cultivent l'entre-soi et tentent de retenir ce qu'ils peuvent de leurs traditions, tout en les réévaluant par le biais du discours.
- 3 Quant aux thèmes développés – pureté/impureté, écrit/oral, nourriture, rapport à l'espace et au corps, façons de nommer, parenté et règles matrimoniales, santé, médecine, amulettes

et guérisseurs, etc. —, s'ils sont pour le moins classiques, c'est la façon dont ils sont ici contextualisés qui fait leur originalité. Originalité du terrain d'abord, originalité de la situation dans laquelle se trouvent les acteurs ensuite. En effet, lorsque l'ethnologue apprend leur arrivée et décide, dès sa première rencontre avec eux, d'en faire son objet d'étude, le groupe en question se trouve dans une situation de transition que les chercheurs n'ont pas souvent l'occasion de rencontrer ainsi « à chaud » ou qu'ils n'ont pas toujours le réflexe de saisir au bond lorsqu'elle se présente. C'est en tant que bénévole participant à l'accueil de ces nouveaux citoyens, mais ne perdant jamais de vue qu'elle est aussi ethnologue, que l'auteure commence à tisser des liens d'amitié personnels avec quelques familles éthiopiennes, dont les membres, hommes et femmes, jeunes et anciens, deviendront ses guides au sein de leur communauté tout au long de cet « itinéraire anthropologique » dans lequel elle s'engage.

4 Originalité du terrain, disions-nous. Difficile en effet d'imaginer plus grande complexité et entrelacs plus serrés de paradoxes (ces paradoxes du paradis annoncés dans le titre). Aussi, n'est-il pas surprenant que d'entrée de jeu, l'auteure pose la question qu'elle-même dut très certainement se poser : « par quel angle aborder cette population, qui se présente à la fois comme juive atteignant la Terre promise, “noire” arrivant dans une société “blanche”, rurale découvrant un État industrialisé et africaine accédant à un pays occidentalisé » ? Ce qu'elle ne dit pas encore dans ce passage du chapitre introductif mais que le lecteur apprendra par la suite, c'est que la conscience de leur propre « négritude » ne s'imposera aux juifs éthiopiens qu'au contact de la société « blanche » (*färändj*) d'Israël. Nous savons aussi, grâce à d'autres études sur les vagues d'immigration éthiopienne précédentes, que la judéité de ces Beta Israel (*Maison d'Israël*, c'est ainsi qu'ils s'autodésignent) est rien moins qu'évidente aux yeux des autorités rabbiniques d'Israël qui tarderont à les reconnaître officiellement comme juifs, et que de leur côté ces juifs qui, hormis leur Bible en langue guèze, ne connaissent ni ne reconnaissent aucun des textes qui composent la littérature canonique du judaïsme rabbinique, nourrissent les mêmes doutes quant à la « pureté » du judaïsme israélien.

5 L'option choisie par l'auteure, pour contextualiser et donner pleinement sens à ses observations ainsi qu'aux propos qu'elle recueille, l'a incitée à confronter ce qui *se dit* de l'avant en Éthiopie avec ce qui *se fait* aux trois étapes du parcours. C'est « par le biais des manières de dire le nom, la parenté, l'espace, la maladie, la pureté et la mort, écrit-elle (que) nous tenterons de saisir des transitions dans les manières de nommer, de manger, d'habiter, de communiquer, de se soigner, de naître, de se marier et de mourir... c'est à travers le dit, ou parfois le non-dit, que nous aborderons le faire » (p. 17). Or, non seulement ce qu'elle observe et entend à chaque étape éclaire la précédente et fournit les clés de compréhension de ce qui a été recueilli antérieurement, mais ces *immigrants éthiopiens*, entre-temps devenus des *juifs d'Éthiopie* avant que ne soit employée l'expression *originaires d'Éthiopie* pour les désigner, connaissent eux aussi des bouleversements, imposés par les circonstances et leurs nouveaux cadres de vie, dans leurs façons d'être et leurs manières de faire. Ajoutées au renforcement des liens de confiance avec leur amie ethnologue qui se voit progressivement introduite au plus profond de leur intimité et de leurs secrets, ces expériences nouvelles ont pour effet de faire évoluer leurs discours sur l'avant et de modifier leur regard sur l'ici.

6 Un des aspects les plus originaux de ce terrain tient probablement à cette modalité extrême de l'altérité interne au sein du judaïsme, une altérité interne certes inhérente à l'histoire diasporique et éclatée des juifs et qui, depuis des décennies, fait les délices des ethnologues israéliens (son illustration la plus courante étant le couple achkénaze/séfarade). Cependant, la confrontation entre juifs d'Éthiopie et juifs *färändj* en constitue la figure la plus radicale. À l'époque de l'enquête, cette conscience de l'altérité se vérifiait encore dans nombre de faits et gestes quotidiens, notamment dans le refus du mélange, les adultes juifs éthiopiens ne mangeant pas avec les juifs blancs, ne reconnaissant ni leurs institutions, ni leurs autorités religieuses, ne faisant pas plus appel à leur rabbin pour les actes rituels que les *färändj*

n'auraient pensé faire appel à leurs *qès*, ne fréquentant ni leurs synagogues, ni leurs bains rituels, ni les commerces des *färändj*. Ces refus de reconnaissance traçaient encore une frontière nette entre les « eux » et les « nous », alors même que, comble du paradoxe, chacun des protagonistes n'en considérait pas moins l'autre comme « un autre soi-même », « un autre semblable ». Sinon, comment expliquer et comprendre l'émotion suscitée en Israël par l'opération « Salomon » ou la mobilisation à l'intention de ces frères juifs, pourtant si différents, des dispositifs d'intégration destinés à tous les nouveaux immigrants juifs pouvant prétendre bénéficier de la Loi du Retour ? Réciproquement, comment comprendre et expliquer cette fierté d'être Israéliens manifestée par les juifs éthiopiens et leur volonté de s'intégrer (à leur façon et dans les limites qu'ils se fixent) dans la société israélienne ?

7 C'est à la lumière de cette articulation paradoxale entre identité et différence que se lisent avec le plus grand profit les pages passionnantes de ce récit ethnographique. Le caractère paradoxal de cette articulation tient, entre autres, au fait qu'elle mobilise des paramètres inattendus, car il s'agit moins des oppositions traditionnelles, et somme toute classiques, entre juifs et non juifs ou entre juifs laïques et juifs traditionalistes, que d'une opposition tripartite entre juifs éthiopiens, « judaïsme normatif » et non juifs (ces derniers passant nettement à l'arrière-plan) d'une part, mais aussi, et d'autre part, entre Noirs et Blancs (*färändj*). Or, dans ce dernier cas, la dimension juive n'entre pas ou peu en ligne de compte lorsqu'on apprend, c'est l'objet du chapitre conclusif, que les catégories identitaires revendiquées par une fraction de la jeune génération juive éthiopienne d'Israël sont celles de la scène globale et mondialisée : choqués par une affaire de sang et de sida où les Éthiopiens avaient été particulièrement concernés et s'étaient sentis stigmatisés (cf. la photo en une de couverture représentant une manifestation organisée en 1996 à Jérusalem contre « l'affaire du sang »), ces jeunes basculent dans l'opposition et se solidarisent avec les diasporas noires auxquelles ils s'identifient – Jamaïcains, Rastas, Afro-Américains – victimes, comme eux, de l'oppression des Blancs. Autrement dit, pour exprimer leur mal-être social et culturel et donner une légitimité à leur révolte, ils quittent le terrain proprement israélien de la revendication ethnico-religieuse, pour s'inscrire dans une logique transnationale d'affrontement racial.

8 L'enquête de Lisa Anteby-Yemini montre avec subtilité et empathie comment un univers cohérent se délite malgré la résistance de certains de ses membres soucieux de préserver leur culture, fût-ce au prix de compromis, de réévaluations et de réajustements. Tel un roman policier où l'auteure relance le suspens de chapitre en chapitre, la trame narrative de ce récit ethnographique nous révèle pas à pas la fragilité d'un édifice (et les bricolages qui lui permettent, provisoirement, de « tenir ») et les conséquences en chaîne qu'entraîne pour l'équilibre de l'ensemble l'ébranlement d'un seul de ses piliers. En l'occurrence, le pilier qui, semble-t-il, soutenait l'édifice était le rapport à l'espace : les redistributions de l'espace au sein duquel s'organisaient l'existence quotidienne et les activités, dérèglent l'ensemble du dispositif social, rituel et symbolique qui structurait la vie des Beta Israel : espaces rituels et profanes, espaces privés et publics, espaces dévolus aux hommes et espaces dévolus aux femmes, espaces sexués de la nourriture (l'abattage rituel et la préparation de la viande étant le travail des hommes/la préparation de la galette traditionnelle, *l'endjära*, étant l'affaire des femmes), espaces de la naissance et de la mort. Les modifications du rapport à l'espace en Israël « brouillent non seulement les frontières spatiales et temporelles, mais aussi les points de repères du cycle de la vie » écrit l'auteure. Dès lors que l'espace où le cordon ombilical est enterré ne définit plus le lieu de naissance et n'est plus celui où l'on sera enterré ...

9 Riche expérience humaine et bel exemple du renouvellement du métier d'ethnologue.

10

### ***Pour citer cet article***

Référence électronique

Régine Azria, « Lisa Anteby-Yemini, *Les juifs éthiopiens en Israël. Les paradoxes du paradis* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 131-132 | juillet - décembre 2005, document 132-2, mis en ligne le 20 février 2006. URL : <http://assr.revues.org/index3082.html>

---

---

***Droits d'auteur***

Propriété intellectuelle

---

***Licence portant sur le document*** : Propriété intellectuelle